

## De l'écarlate au kaki Le costume militaire à Québec

René Chartrand

Volume 4, numéro 2, été 1988

La mode : miroir du temps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chartrand, R. (1988). De l'écarlate au kaki : le costume militaire à Québec. *Cap-aux-Diamants*, 4(2), 37–40.



*Costumes des soldats du régiment de Carignan-Salières (1665-1668). Reconstitution de Francis Back. (Environnement Canada, Parcs)*

# DE L'ÉCARLATE AU KAKI

## LE COSTUME MILITAIRE À QUÉBEC

par René Chartrand\*

Quand on se prend à rêver à la ville de Québec d'il y a un ou deux siècles, notre imagination s'arrête à des images et à des sons. Les fortifications avec leurs sentinelles et leurs canons, les bruits des sabots des chevaux tirant allègrement carrosses et calèches ou bien des attelages traînant péniblement de lourdes pièces d'artillerie, des rues animées par des dames en longues robes, des messieurs en habits foncés et chapeaux, et, évidemment, des militaires en uniforme composent le visage animé de la vieille capitale. Ceux-ci étaient nombreux et ils étaient partout, car Québec fut longtemps l'une des plus importantes places fortes du Nouveau Monde.

Jusqu'en 1871, le quotidien des Québécois fut égayé de tenues militaires souvent hautes en couleurs. Les portes de la ville avaient des soldats en fonction en tout temps. Des soldats en permission déambulaient dans les rues de la ville. Il y

avait souvent des parades, des revues et des concerts donnés par des fanfares militaires. La vie mondaine avec ses bals, soupers et pièces théâtrales voyait un foisonnement d'officiers de divers corps. Et il ne faut pas oublier que Québec fut, depuis sa fondation jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la résidence du gouverneur et le quartier général militaire du pays. Aux troupes en garnison, s'ajoutaient les gens de la suite militaire du gouverneur et les officiers supérieurs avec le personnel de l'état-major.

### **Le chic régiment de Carignan**

C'est en 1665, au moment où le régiment de Carignan-Salières débarque dans la colonie, que l'on vit pour la première fois à Québec des sol-

\*Conservateur, Service canadien des parcs



Costumes de divers régiments britanniques au moment de la Conquête. Reconstitution de G.A. Embleton. (Environnement Canada, Parcs).



datés vêtus d'un costume militaire identique. Le jeune roi Louis XIV avait ordonné à des troupes de l'armée royale de rétablir la situation au Canada. Les quelque mille officiers et soldats du régiment portaient tous un uniforme. Il s'agissait d'un concept alors tout nouveau dans l'armée française que de faire porter une tenue «de même parure» à des régiments entiers. Ceux de Carignan portaient un uniforme brun dont la doublure était grise, ce qui était visible aux manches dont les revers étaient retroussés. Les boutons étaient d'étoffe, gris aux parements et bruns ailleurs. Le chapeau était noir. Conformément à la mode



Soldats d'infanterie britannique vers 1815. Celui de gauche appartient au 23<sup>e</sup> Royal Welsh «Fusiliers», et celui de droite au 6<sup>e</sup> régiment. (1<sup>er</sup> Warwickshire Regiment). (Ministère de la Défense nationale).

de l'époque, des touffes de rubans noirs et de couleur «feuille morte» ornaient le chapeau, l'épaule du justaucorps (l'ancêtre de notre veston d'habit) et la culotte.

Les tambours et les autres musiciens ne portaient pas l'uniforme régimentaire mais un habit de livrée. Dans les corps royaux ou ayant le nom d'une province, il s'agissait de la livrée royale bleue doublée de rouge. Cependant, les régiments qui gardaient le nom de leur colonel portaient sa livrée, ce qui était rouge doublée de bleu avec un galon bleu et blanc pour celui du prince de Carignan.

Les tambours des troupes de la Marine qui vinrent plus tard à Québec portaient la livrée royale, à laquelle fut ajouté après 1716 le galon blanc et rouge cramoyé. Le choix d'un uniforme distinct pour les musiciens fut en vogue dans toutes les armées.

### À chacun sa couleur

Il n'y avait pas que les tambours et les fanfares qui exhibaient une palette de couleurs impressionnante dans les rues de Québec car, à tout moment, pouvaient surgir le gouverneur et sa suite. Ce cortège était particulièrement imposant sous le Régime français, et ce, à partir de la nomination du marquis de Tracy en 1665. Tout comme les dignitaires en France, il avait sa garde personnelle d'une vingtaine d'hommes à qui Louis XIV avait permis d'être habillés aux couleurs royales: bleu doublé de rouge avec croix blanches et galons d'argent. Comme le marquis de Tracy ne se déplaçait jamais sans ses gardes, Québec connut un peu l'atmosphère du protocole de la monarchie française du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus tard, en 1749, La Jonquière arriva avec ses gardes habillés en vert, ce qui nous laisse supposer qu'à moins d'une permission spéciale, les gardes personnels portaient les couleurs de la livrée de leur maître comme c'était l'usage dans la métropole.

### Des troupes en gris-blanc

De 1671 à 1683, il y eut fort peu de soldats mais, par la suite, la reprise des hostilités amena l'établissement d'une garnison permanente en Nouvelle-France, dont une partie fut en poste à Québec. Les colonies d'Amérique étant sous l'administration du ministère de la Marine, il s'agissait de «troupes de la Marine» bien qu'elles n'avaient à peu près rien à voir avec le service à bord des vaisseaux. L'organisation étant en compagnies franches et non pas en régiment, on finit par les dénommer Compagnies franches de la Marine.

Ces soldats portaient un justaucorps gris-blanc avec parements et doublure bleu, garni de boutons de laiton, une culotte et des bas gris-blanc, un chapeau noir bordé «d'or faux» et des souliers



de cuir noir. Une veste gris-blanc fut rajoutée durant la décennie 1690 qui vit aussi une infructueuse tentative de donner des capots au lieu de justaucorps. Après 1700, les boutons d'uniforme furent en étain et ce, jusqu'en 1716, où ils devinrent à nouveau en laiton. Les sergents avaient également le justaucorps gris-blanc mais doublé de rouge avec parements écarlates, veste, culotte et bas rouges. Leurs boutons étaient dorés puis, après 1700, argentés. Un galon argent bordait le parement. En 1716, le ministre de la Marine décida de donner un seul uniforme aux Compagnies franches. Désormais, tous (exceptés les tambours) devaient porter le justaucorps gris-blanc avec parements et doublure bleus, boutons de laiton, veste, culotte et bas bleus, tricorne bordé «d'or faux». Les sergents se distinguaient par des galons d'or aux parements et des boutons dorés. Les officiers devaient en principe porter les mêmes couleurs que les soldats. Il y eut une évolution des styles, l'apparition des guêtres blanches vers 1750, mais, dans l'ensemble, l'uniforme des Compagnies franches en Nouvelle-France resta le même jusqu'à la fin du Régime français.

Les régiments d'infanterie métropolitaine qui arrivèrent à Québec à partir de 1755 portaient sensiblement le même uniforme, mais la doublure du justaucorps et la culotte étaient gris-blanc. Ils se distinguaient l'un de l'autre par la couleur des parements et des vestes, la couleur des boutons et leur disposition sur les poches et les parements. Ainsi, le régiment du Royal-Roussillon, débarqué avec le marquis de Montcalm en 1756, avait les parements, la veste et le collet bleu, les boutons de laiton dont six sur chaque parement.

Un corps d'artillerie, les Canonniers-Bombardiers, fut formé à Québec en 1750. Son uniforme comportait un justaucorps bleu avec doublure, parements, veste, culotte et bas rouges et les boutons et le galon de chapeau de métal blanc; argent pour les sous-officiers et officiers.

### Les couleurs britanniques

En 1759, la conquête de Québec vit l'arrivée de l'armée britannique. Les régiments d'infanterie portaient essentiellement le même type d'habillement que les Français, mais aux couleurs plus vives. Le justaucorps était rouge avec des revers, parements et doublure de la couleur distincte des régiments: jaune, bleu, vert, chamois, ou autres, ornés de galons multicolores. Les officiers portaient les couleurs de leurs corps avec des boutons et des galons d'or ou d'argent jusqu'à 1830, et d'or seulement par la suite. Il y avait aussi les régiments écossais revêtus de leur kilt et de leur bonnet national orné de plumes. La rotation des régiments en garnison dans la ville, sans parler des troupes en transit vers l'intérieur du pays, donnait aux Québécois une «parade de

mode» militaire perpétuelle à cette époque où l'uniforme fut à son apogée autant par la variété des couleurs que par la richesse des ornements.

Contrairement à l'opinion répandue, les Britanniques ne portaient pas que le rouge. L'artillerie – le «*Royal Artillery*» qui eut toujours un fort déta-



*Un milicien du corps des «Quebec Volunteers» durant les rébellions de 1837-1838. Dessin réalisé par Sir James Archibald Hope. (Archives nationales du Canada).*

chement à Québec de 1759 à 1871 – portait le bleu à distinctives rouges avec galons jaunes. Le Corps royal du Génie (Royal Engineers) porta à partir de 1782 le bleu à distinctives de velours noir avec boutons dorés, avant de se rallier à l'écarlate à distinctives bleues en 1812. Le vert foncé fit son apparition pour les régiments d'infanterie légère au début du XIX<sup>e</sup> siècle avec collet et parements rouges ou noirs selon le corps. Trois des quatre régiments de cavalerie qui passèrent par Québec entre 1813 et 1869 portaient le bleu. Ajoutons que les officiers adoptèrent, à partir des années 1820, un frac bleu foncé souvent porté en tenue de ville avec une casquette.

La mode militaire britannique fut constamment en évolution et c'est un sujet encyclopédique en soi. Aussi, nous ne pouvons évoquer ici que quelques-uns des principaux changements. Le tricorne devint un bicorne vers 1790 avant de céder la place au shako, haute coiffure à visière, en 1800.

Le shako eut maintes variantes et fut porté jusqu'en 1878. L'artillerie et le génie eurent cepen-



dant un bonnet de fourrure à partir de 1855. Le justaucorps devint «l'habit» plus ajusté durant la décennie 1760 avec un collet rabattu de la couleur distinctive, puis montant vers 1790. À partir de 1768, les boutonnères furent galonnées dans presque tous les corps et cela ne fut aboli qu'en 1855 dans l'infanterie de ligne. Les revers furent abandonnés pour les soldats en 1797 mais seulement en 1829 pour les officiers d'infanterie. Les retroussis de l'habit furent longs, excepté de 1797 à 1820. Cet habit galonné fut remplacé par la tunique en 1855. Cette tenue est à l'origine de celle portée aujourd'hui par la garde du Royal 22<sup>e</sup> Régiment à la Citadelle. La culotte rouge devint blanche en 1768, et fut remplacée durant les années 1812-1813, par un pantalon gris, auquel on ajouta des passepoils rouges en 1833.



Soldats du 22<sup>e</sup> Bataillon durant la Première Guerre mondiale. Le costume kaki a remplacé les tenues colorées sur les champs de bataille. (Archives nationales du Canada)

### Des miliciens aux allures de soldats

Cette parade colorée fut imitée par les miliciens fortunés de la ville. En 1752, la «Compagnie de Réserve», formée de marchands-bourgeois, portait un uniforme écarlate avec parements blancs et veste blanche. Durant le siège de la ville par les Américains en 1775-1776, la milice porta (sous les capots en hiver) un habit vert avec veste et culotte chamois. Vers les années 1790, l'habit fut bleu à distinctives rouges, du moins pour les

officiers francophones. Cependant, le 3<sup>e</sup> bataillon (anglophone) de la ville adopta le rouge avec distinctives noires vers 1803 et en 1805, les deux premiers bataillons francophones reçurent l'ordre d'adopter le rouge à distinctives bleu foncé. Durant la Guerre de 1812, le 6<sup>e</sup> bataillon de milice d'élite fut formé pour suppléer à la garnison et prit l'uniforme rouge à distinctives noires.

Après la Guerre de 1812, la plupart des citoyens se désintéressèrent de la milice, mais les plus zélés formèrent des corps de milice volontaire durant les années 1820. Ces corps étaient anglophones, car Lord Dalhousie refusa la formation de corps francophones. Quoiqu'il en soit, on vit défiler le «*Quebec Light Cavalry*» en bleu à distinctives cramoisies et galons argent, le «*Quebec Volunteer Artillery*» habillé comme l'artillerie. Les Rébellions de 1837 et 1838 amenèrent une variété sans précédent de volontaires loyaux, habillés assez paradoxalement en capots canadiens car ils durent servir l'hiver.

Durant les années 1860, les tensions diplomatiques avec les États-Unis, alors en pleine guerre civile, provoquèrent une recrudescence de la milice volontaire. Cette fois, les francophones furent de la partie. Les Voltigeurs de Québec, créés en 1862, prirent l'uniforme vert très foncé avec collets et parements écarlates. La cavalerie eut l'uniforme du 13<sup>e</sup> Hussard britannique, tandis que l'artillerie continua de porter le bleu et le rouge.

### Et vint l'austère kaki

Suite au rapatriement de la garnison britannique en 1871, Québec vit sa population militaire réduite à une compagnie. Il s'agissait de la batterie «B» de l'artillerie canadienne dont l'uniforme était presque identique à celui du «*Royal Artillery*». En été, ces artilleurs portaient parfois des couvre-calots blancs, leur donnant un aspect vaguement «*Légion Étrangère*», avant d'adopter le casque colonial blanc vers 1883. En 1884, l'école de cavalerie s'installa dans la Citadelle. Ainsi, durant une dizaine d'années, les Québécois virent ces cavaliers portant le bel uniforme de hussard bleu foncé avec le collet blanc, le tout richement orné de galons jaunes ou or selon le rang. Mais c'était la fin d'une époque. En 1903, les soldats canadiens commencèrent à porter le kaki. La Première Guerre mondiale sonna le glas des uniformes bleus, rouges et verts car le tout fut remplacé par l'austère kaki. Mais le goût des uniformes colorés se raviva et, en 1928, le Royal 22<sup>e</sup> Régiment endossa pour la première fois son bel uniforme écarlate avec le bonnet à poil. Non seulement cette tenue est-elle attrayante à l'oeil des citadins et des visiteurs mais elle perpétue une tradition où les critères esthétiques ont prééminence sur les critères pratiques. ♦